

Nouveautés

Numéro 55, octobre 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/47214ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1984). Compte rendu de [Nouveautés]. *Québec français*, (55), 8–16.

ROMANS

volkswagen blues

Jacques POULIN

Québec/Amérique, Montréal, 1984, 290 p. (14,95 \$)

Il existe des moments heureux dans la vie des lecteurs. Ceux qui nous sont accordés par le sixième roman de Jacques Poulin, *Volkswagen blues*, tiennent de ceux-là. Résultent-ils de la simplicité constante de l'écriture qui en assure l'efficacité ? Tirent-ils leur félicité de la longue quête de l'écrivain Jack à la recherche de son frère Théo sur la piste de l'Oregon ? Une chose est certaine : comme d'autres romanciers québécois, Poulin a brisé le cercle étroit de la « québecité » pour nous entraîner dans un ailleurs qui entretient quand même avec elle des liens « ancestraux ». La métisse la Grande Sauterelle est plus qu'une réincarnation spirituelle des Mary, Élise, Marie... Même les chats Matousalem et le Chanoine sont dépassés par l'Américain Chop Suey. Que la quête aboutisse en quelque sorte à un constat d'échec donne à réfléchir. L'invalidité finale de Théo laisse songeur, comme la pétrification du gardien de l'île aux Ruaux dans *les Grandes Marées*. Faut-il interpréter ces finales comme des marques d'une schizophrénie désespérante, le gardien de l'île rendant compte d'un destin individuel raté et Théo traduisant dans sa chaise roulante la fortune collective des Canadiens français en Amérique ? Beaucoup de ces questions semblent trouver des réponses ici et là dans le roman. L'écrivain, selon son habitude et avec un tact étonnant, suggère des solutions, propose des interprétations par la bouche des deux principaux personnages. Au lecteur de les découvrir et d'acquiescer ou non à ces propositions.

Bref, le plaisir de la lecture réside dans la récurrence des traits caractéristiques de l'homme et de la femme, dans le retour de marques stylistiques propres à Poulin. On retrouve la douceur des personnages, l'économie de mots, — qui confine parfois à un laconisme suggestif —, la communication par la tendresse, l'utilisation fréquente des détails les plus prosaïques, en somme tous les principaux signes qui caractérisent son œuvre jusqu'ici. Pour tout dire, voilà un roman infiniment attachant et d'une grande intériorité.

[Gilles DORION]

un arbre de nuit

Truman CAPOTE

Gallimard, « Folio », n° 1339,

Paris, 1981, 215 p.

À l'annonce de la mort, en août dernier, de Truman Capote, je me suis souvenu avec émotion de *De sang froid*, roman de la terrible fatalité qui mena des jeunes gens à la chaise électrique ? Les huit nouvelles du présent recueil, traduites par M.-E. Coindreau et Serge Doubrovsky, exploitent avec finesse ce même thème.

Sylvia vend ses rêves ; quand elle veut les racheter, ils ont déjà été utilisés ; mais sa peur l'a quittée : « Il n'y avait plus rien à voler ». — Miss Bobbit, jeune fille bien éduquée et malade chronique, traverse heureuse la route vers des roses qu'on lui offre et se fait écraser par l'autobus de six heures. — Après des jours de contemplation devant une bonbonnière remplie de sous, Pépin-de-Pomme réussit à en deviner le nombre et gagne la bonbonnière. — Par une soirée neigeuse, Mrs Miller verra l'étrange petite Miriam tenter de s'incruster chez elle ; elle en perdra la raison jusqu'au retour (réel ?) de la petite. — Un jeune marié de seize ans doit se barricader devant les attaques au sabre et au couteau des deux tantes de son épouse.

Souvent jeunes, les personnages affrontent leur destin. La plupart sont envahis par la peur, s'affolent. La menace vient d'un inconnu inquiétant, à moins que ce ne soit du plus profond de soi. Décors de nuit, de désert, d'hiver. Étrange et fascinant.

[Vital GADBOIS]

crache à pic

Antonine MAILLET

Leméac, Montréal,

1984, 370 p.

La chronique des gens du pays acadien, serré entre la forêt et la mer, entre les buttes et les dunes, se poursuit à Sainte-Marie-des-Côtes à travers un récit où les multiples épisodes s'enchaînent naturellement les uns aux autres à un rythme endiablé.

Si le dernier Maillet sonne le rappel de *Mariaagêlas*, publié onze ans plus tôt, on aurait tort de penser qu'il n'en est qu'une nouvelle version. L'un des éléments les plus intéressants est la tonalité de l'œuvre, dont la

particularité tient au contraste habile et constant entre l'univers dramatique où se déroule l'action et le parti pris d'humour, de jovialité, voire d'allégresse, dans la façon de raconter les événements.

Au début des années trente, en effet, le pays de Sainte-Marie-des-Côtes subit durement les conséquences de la crise. Ce sont des temps difficiles, où « un père de famille sur deux » (p. 206) est en chômage, où végètent les « crève-faim comme le pays en comptait tant à l'époque » (p. 185) et où les hivers sont rudes. Tous ces habitants sont au fond des personnages tragiques qui tentent de subsister tant bien que mal par un vaste et constant jeu de « bouchette-à-cachette » (p. 202) où chacun, y compris Crache à Pic, est tour à tour victime déconfitée et bourreau volontaire. Mais, au lieu de raconter cette infortunée sous une forme lyrique larmoyante ou misérabiliste, le narrateur utilise une écriture souriante, hilariante même, s'insinuant par surcroît à part entière dans le récit et alliant aux épisodes les plus cocasses les rapprochements lexicaux et les effets de style les plus pertinents. Le premier chapitre, notamment, est caractéristique de cette manière alerte et habile.

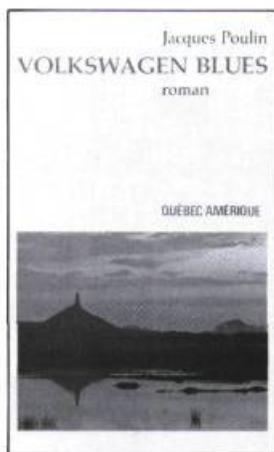
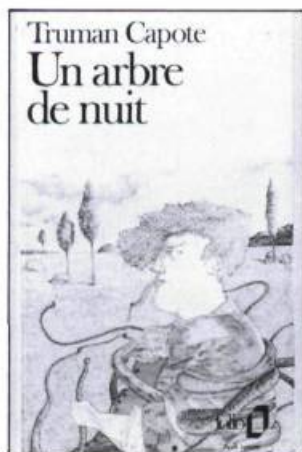
Faut-il encore souligner le pittoresque de cette écriture dégagée, où les noms de lieux de même que les noms des personnages, tous affublés d'un sobriquet coloré et parlant une langue fortement particularisée, faite de régionalismes et de néologismes syntaxiques et lexicaux, ajoutent à l'atmosphère de conte populaire, voire de fabliau, qui caractérise l'ensemble.

Mais il y a aussi de légers incidents de parcours, au plan narratif : un onirisme parfois détonnant (p. 135., 159), un anthropomorphisme un peu exagéré (p. 155), un certain ralentissement dans le déroulement de l'intrigue, au chapitre 5, et certaines drôleries caricaturales (les revenants du chapitre 2 et un ou deux épisodes du procès, à la fin). Toutefois, ces quelques fléchissements s'oublient vite grâce à la vive relance de la diégèse et grâce surtout à l'incessante saveur d'une écriture entraînant, colorée et savoureuse.

Personne sans doute ne se plaindra si Antonine Maillet donne bientôt un autre épisode de cette chronique des côtes, tant cet univers semble inépuisable et tant les ressources scripturales mises en œuvre pour le décrire s'écartent de la plate répétition.

[Jean-Guy HUDON]

NOUVEAUTÉS



le grand dérangement

Normand ROUSSEAU

Stanké, Montréal, 1984, 445 p. (19.95 \$)

Il arrive qu'un écrivain commette un mauvais roman, comme on dirait d'une mauvaise action. Avec *le Grand Dérangement*, Normand Rousseau a succombé aux tentations de la facilité, de la négligence, du laisser-aller. Bien pis, l'ensemble de ce sixième roman manque de finesse dans l'expression, dans le style, dans l'articulation des scènes et des répliques, dans la composition du caractère des personnages. Pourquoi avoir permis la publication d'un tel ouvrage? Par opportunisme? Par mauvais calcul? Le Bureau fédéral des langues et le référendum québécois de 1980 sont si gauchement mis à contribution dans ce «roman d'amours et d'aventures» que l'auteur est loin d'avoir réussi à recréer «l'épopée du bilinguisme». S'il l'a fait, c'est avec tellement de gaucherie et d'incohérence que le roman tombe à plat. Que de clichés, de banalités, de platitudes, de longueurs interminables! Ni le romancier ni l'éditeur n'ont accompli correctement leur travail. Justement, que dire des nombreuses incorrections stylistiques qui déparent le roman? Les exemples, plus loufoques les uns que les autres, rempliraient des pages. Non, cette épopée, comme le suggère facilement la jaquette du livre, n'aura pas «valu ce grand dérangement».

[Gilles DORION]

le messager céleste

Jean Paul COFSKY

Libre Expression, Montréal, 1984, 153 p. (12.95 \$)

Prix du cinquième concours littéraire du mensuel *le Troisième Âge*, *le Messager céleste* n'a pas les qualités des autres œuvres révélées jusqu'ici par ce concours. Le récit de Jean Paul Cofsky, s'il est attachant, manque d'intérêt. Pourtant, l'auteur, journaliste sportif puis chroniqueur musical, aurait pu nous laisser un bon roman fantastique s'il avait choisi de suivre une trame plus rigoureuse.

De quoi s'agit-il? D'une banale histoire, en somme. Dieudonné Lapensée, jadis bon bourgeois, est mort mendiant au Carré Saint-Louis, à quelques heures du traditionnel réveillon de Noël. Quand il se présente au

Paradis, Dieu, dans sa grande bonté, décide de le renvoyer sur terre avec la mission de rendre heureux ceux dont la misère est le lot. Il prend à cœur sa mission et expédie au ciel une belle-mère indésirable, un juge, un ambassadeur, un ou deux éditorialistes. De fait, tout est prétexte pour Cofsky de se moquer de la bourgeoisie, de l'administration de la justice (de l'injustice, plutôt), tant à l'ancien qu'au nouveau palais de justice, des soins de santé à l'hôpital Saint-Luc, tout en prenant la défense des pauvres, des laissés-pour-compte issus des quartiers défavorisés de la métropole qu'il connaît bien et dans lesquels il nous promène allègrement, sourire aux lèvres, tantôt avec humour, tantôt avec ironie.

Mais cette longue quête de Dieudonné est plutôt échevelée. Telle une abeille, il butine, oubliant parfois le fil de son récit, surtout quand il ironise à propos des soins dispensés à l'hôpital Saint-Luc, avant l'arrivée de Thérèse Dyon-Valois, et quand il évoque les querelles des éditorialistes de *la Presse* et du *Devoir*, au sujet d'un chien écrasé, descendant en droite ligne du chien de Lambert Closse. C'est quelque peu tiré par les cheveux... mais ironique à souhait. Le romancier s'amuse. Dommage que le lecteur ne puisse en faire autant!

[Aurélien BOIVIN]

j'avais quatorze ans

Alain POISSANT

Leméac, Montréal, 1983, 139 p. (10.95 \$)

En 1934, Charles Babeux meurt noyé, laissant six enfants en partage à sa parenté, la mère étant incapable d'assumer la relève. Guy, 14 ans, se retrouve chez l'oncle Gustave qui profite au maximum de cette main-d'œuvre gratuite. Il se révèle un enfant taciturne, ardent au travail, mais renfrogné, pendant les trois premières années vécues auprès de ces gens qu'il n'a pas choisis et qu'il finit par détester. Il se révolte, s'enfuit du foyer et retrouve son frère Jac qu'il entraîne avec lui. L'intérêt de la narration est soutenu par un va-et-vient constant entre les lieux et les personnages qui meublent l'action. Le temps de la narration est parfois déroutant. L'action, à l'occasion, franchit un bond dans un futur présenté comme s'il s'agissait de faits révolus, puis la narration effectue une brusque volte-face pour reprendre l'action à une époque antérieure. L'aventure et le travail finissent

par conduire les vagabonds à Boston auprès d'un oncle et de leurs deux sœurs. La crise sévit et la pénurie de travail les force à revenir au pays où ils œuvrent pendant quelques années tantôt dans les usines de Montréal, tantôt dans les chantiers de l'Abitibi. Revenus à Ariskoi, ils réintègrent la maison paternelle d'où ils sont bientôt chassés, car leur oncle l'a vendue à un étranger.

J'avais quatorze ans est un récit quelque peu indigeste au plan thématique. Le refoulement, la misère, l'abattement, tout projette une couleur de fond grisâtre, comme la pluie omniprésente, sur cet univers partagé entre la lutte contre l'inévitable et un fatalisme peu reluisant. C'est un récit dans lequel le monologue intérieur occupe une place prépondérante. Il se lit toutefois aisément en raison d'un style coulant, agrémenté d'une façon de raconter que vient appuyer une maîtrise certaine de la langue.

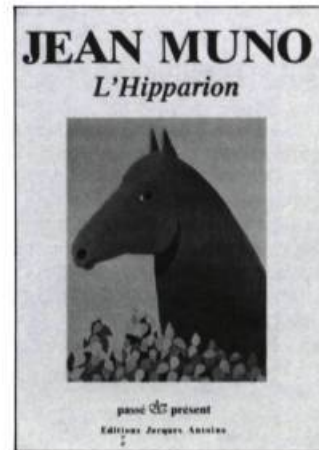
[Réjean GAGNON]

l'hipparion

Jean MUNO

Jacques Antoine, Bruxelles, 1984, 239 p.

Publié à Paris en 1962, *l'hipparion*, que vient de rééditer Jacques Antoine dans la Collection «les Écrits du Nord», est un roman fantastique qui s'apparente au conte d'animaux. Alors qu'il allait aborder la quarantaine, Jean Munno croyait encore, comme son héros, au terme d'une carrière bien remplie, à la magie de l'enfance, au pouvoir du rêve, à la force de la séduction. Enseignant à la retraite, Lionel Van Aerde a eu la chance de rencontrer, sur une plage, un hipparion bien vivant, l'ancêtre du cheval que l'on ne retrouve plus qu'à l'état de fossile. L'animal s'éprend d'affection pour son découvreur et le suit jusqu'à la ville où il s'installe dans la maison-musée de son nouveau maître après avoir chassé Madame Fugue, jusque-là fidèle compagne de vie et soutien du vieux professeur. Cette bête merveilleuse qui, à la différence du bestiaire du conte traditionnel, n'est douée ni du sens de la parole, ni de l'intelligence, transforme la vie du retraité. Ce dernier songe même à la gloire qu'il retirera de sa découverte auprès de ses collègues. Mais la bête dépérit et meurt. Le professeur confie alors son cadavre à un empaileur et offre le squelette à un musée qui le refuse parce que trop blanc. Le rêve de Van Aerde, anéanti,



NOUVEAUTÉS

renait toutefois dans l'imaginaire d'un enfant, ami du professeur, qui a cru apercevoir l'hipparion, pendant un séjour à la mer.

Le roman, symbolique, est d'une construction rigoureuse : découverte, vie et mort de la bête, trois étapes qui correspondent aux trois phases du rêve : son apparition, son épanouissement et sa disparition. L'hipparion, c'est aussi le symbole de l'enfance, révolue, pour le vieux Van Aerde. L'intérêt est soutenu aussi dans ce roman d'une grande lucidité et qui témoigne de l'exceptionnel talent de Muno et de la richesse de son imaginaire.

[Aurélien BOIVIN]

le faiseur de pluie

Saul BELLOW
Gallimard, Paris, 1959, 475 p.

Saul Bellow, romancier de l'homme en suspens. Les héros de Bellow sont souvent saisis dans la précarité d'une remise en question provoquée par un changement événementiel. Dans *Un homme en suspens*, Joseph expérimentait sa liberté dans le laps de temps qui sépare la réception de l'avis d'incorporation dans l'armée et son incorporation. Dans *Le faiseur de pluie*, c'est le départ de Henderson pour l'Afrique qui sert d'amorce au récit. Les premiers chapitres sont d'ailleurs un bel exemple de l'art romanesque de Bellow où la caractérisation du personnage et le déroulement du récit alternent, s'entrelacent, l'un servant à survolter l'autre et inversement. L'explication des raisons qui ont poussé Henderson à entreprendre ce voyage est en fait une large entreprise de construction du personnage où l'analyse de la vie intérieure chevauche le récit de faits passés à la façon de Faulkner. Le personnage, à la différence de Joseph, prendra cependant des proportions mythiques. Henderson est un Gargantua qui puise toute sa force dans les travers de l'homme américain poussés à leurs limites. Sa force démesurée, sa violence, sa maladresse, son alcoolisme, sa détermination forcenée : « ... quand j'essayais d'étouffer cette voix, elle ne s'en exprimait qu'avec plus de force. Elle ne disait qu'une seule chose : je veux, je veux ! », mais aussi, son angoisse, ses problèmes de communication, sa souffrance : « L'Amérique est si grande, tout le monde travaille, fabrique, creuse, nivelle, charge, transporte, etc. et j'imagine que ceux qui souffrent le font au même rythme. » Mais

pourquoi ce milliardaire abandonnerait-il tout pour courir l'Afrique ? Et pourquoi ramènerait-il en Amérique un enfant américain qui ne parle que le persan ? Parce que la Quête est l'objet réel de ce livre magnifique.

[Michel PAQUIN]

POLICIERS

mamie

BOILEAU-NARCEJAC
Paris, Denoël, Coll. « Sueurs froides » n° 14, 1983, 207 p.

« — Quelle vie ! Bon Dieu, quelle vie !

— À qui la faute ? dit Irène. Vous couchez avec Maria. Je la mets à la porte. Elle se venge en faisant enlever notre enfant. Mais ses complices se trompent... Et vous, vous racontez à la police que Patrice a disparu... Nous sommes dans le mensonge jusqu'au cou » (p. 83).

Ces propos acerbes dénotent bien l'exaspération qui s'est emparée du couple Cléry, à la suite du rapt de Julio, le bébé de la servante. Ce n'est toutefois qu'un répit : les ravisseurs reviennent au château de La Rochette pour faire l'échange de bébés (Julio pour Patrice) ; ils exigent alors une rançon plus élevée. Noblesse oblige ! Puis un accident d'automobile empêche Jacques Cléry, le père, de satisfaire les exigences des kidnappeurs. Deux jours plus tard, le petit Patrice est retrouvé sans vie.

Irène se retrouve donc sans mari et sans fils. Menacée de neurasthénie, la jeune femme jette alors son dévolu sur Julio. Telle une louve, elle mettra tout en œuvre pour assurer sa mainmise sur l'enfant de sa bonne : elle le baptisera secrètement Giulito, empoisonnera à petites doses sa rivale, tentera finalement de traverser la frontière avec le petit pour déjouer les embûches bureaucratiques de l'adoption officielle.

C'est un suspense à ravir l'amateur de Boileau-Narcejac : erreur sur la personne débouchant sur des situations aussi incontrôlables que variées ; enlèvement irréversible des personnages dans leur mensonge, leur névrose et... leur crime ; intrigue qui regorge de revirements imprévisibles, insolites, mais répondant toujours aux règles de la logique — du moins de celle du personnage impliqué ;

enfin, le temps qui, loin d'arranger les choses, les complique à l'infini.

De quoi rappeler au lecteur le plaisir pour l'esprit qu'il avait éprouvé à la lecture, entre autres, des *Diaboliques* ou encore des *Louves*.

[Denis HAMELIN]

le nuisible

Serge BRUSSOLO
un tueur en Sorbonne
René REOUVEN
Denoël, « Sueurs froides »,
Paris, 1981 et 1984, 189 p. et 227 p.

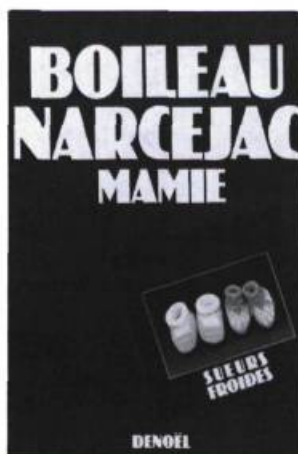
Les bonnes collections de romans policiers sont rares depuis quelques années : il n'est pas facile de faire mieux que la Série Noire de Gallimard. La lecture des romans de Brussolo et Reouven laisse espérer que la chose est possible.

J'ai une telle admiration pour les puissants romans de science-fiction de Serge Brussolo que j'ai été inquiet en ouvrant *Le nuisible*. Je n'ai pas été déçu mais je n'ai pas été transporté non plus. Pourtant l'histoire racontée est digne des meilleurs romans de suspense : un célèbre éditeur parisien de romans policiers reçoit un jour un manuscrit inachevé qui raconte dans le détail les secrets les plus intimes de... l'éditeur lui-même. Qui a écrit ce manuscrit ? Pourquoi ? Comment est-ce possible ? On assiste alors à une lutte intérieure du héros dont le lecteur partagera l'angoisse, les hallucinations et les calculs : l'ombre de Boileau-Narcejac plane trop sur ce roman qui rappelle *Les diaboliques*. Mais frissons garantis.

Avec Reouven, on fait plutôt dans le Dorothy Sayers : raffinement, intellectualisme décadent, humour froid. Des meurtres ont lieu dans la vénérable Sorbonne, et chacun avec une arme, un décor et un costume qui rappellent les héros des séries télévisées : Batman, Ivanhoé, Elliott Ness, ... La police n'arrive pas à élucider le mystère. François-Frédéric, jeune fonctionnaire à la Sorbonne, y parviendra avec l'aide de sa fiancée Mimi et de l'inspecteur Pupenier. À lire pour l'esprit ; on trouve là des répliques qui vous accrochent un sourire pour plusieurs minutes. En ces temps mornes, c'est appréciable.

[Vital GADBOIS]

NOUVEAUTÉS



SCIENCE-FICTION

parade nuptiale

Donald KINGSBURY
Coll. « Présence du futur »,
Denoël, Paris, 1983, 573 p.

Tout est étrange et pourtant familier, sur la planète Géta. Elle ne semble connaître que deux grandes formes de vie animale : des humains et des insectes. La religion officielle vénère sous le nom de Dieu un vaisseau en orbite autour de la planète, qui aurait amené là leurs lointains ancêtres. À la suite d'une catastrophe dont le détail se perd dans la nuit des temps, les habitants de Géta ont sombré dans une longue période de barbarie, favorable à l'éclosion de nombreux cultes et traditions. Au moment où cette histoire débute, la technologie connaît un développement très rapide : on est en train de découvrir le téléphone et la bicyclette, tandis que les découvertes en génétique vont bon train.

Les Gétans ne sont guère favorables à la monogamie. Pour eux, une union réussie compte trois hommes et autant de femmes formant non pas un quelconque harem mais un tissu de relations égalitaires. Les chassés-croisés amoureux qui s'ensuivent sont fertiles en rebondissements et forment d'ailleurs la trame de ce récit. Donald Kingsbury a réussi à créer un univers très cohérent et fascinant par les spéculations qu'il entraîne sur les possibles culturels. Fait à signaler : l'auteur enseigne les mathématiques à l'université McGill.

[Christian VANDENDORPE]

les méandres du temps

Daniel SERNINE
Le Préambule, « Chroniques du futur », n° 6,
Longueuil, 1983, 360 p.

Le Québec compte un excellent auteur de science-fiction : Daniel Sernine. On avait lu de lui *Le vieil homme et l'espace* (QF, n° 47, oct. 82, p. 8) : il y avait là beaucoup de promesses. Avec *Les méandres du temps*, Sernine nous livre une œuvre remarquable, un *space-opera* comme le Québec n'en a jamais produit.

Karilian, Psychéen issu d'une civilisation construite par des humains ayant quitté la

Terre en douce afin de pouvoir assurer un avenir à l'humanité, entre un jour en contact, lors d'une transe psy, avec un jeune Terrien aux pouvoirs mentaux exceptionnels : Nicolas.

Quelques années plus tard, dans la région d'Ottawa, un laboratoire de recherche explore les capacités psychiques de Nicolas, sous la surveillance discrète mais attentive des grandes puissances, inquiètes de menaces venues de l'espace.

Les méandres du temps mettront en contact Karilian et Nicolas, l'un avec un passé aux conséquences imprévisibles, l'autre au carrefour de futurs dont les suites seront incalculables pour l'humanité tout entière.

Amour, passion, amitié, rebondissements, poursuites : une intrigue très habilement menée, qui livre son lot d'angoisses, d'émotions et de poésie. Une maîtrise peu commune pour un auteur de trente ans ; mais celui-ci a déjà une dizaine de romans à son actif, dont quatre dans la seule année 1983.

Un roman à lire. Un auteur à surveiller.

[Vital GADBOIS]

des vacances inoubliables

Kit REED
Denoël, « Présence du futur », n° 354,
Paris, 1982, 279 p.

La science-fiction américaine n'a pas fini de nous révéler d'heureuses surprises ; il faut regretter de découvrir si tard en français Kit Reed. *Des vacances inoubliables* dérange, dénonce avec efficacité la société du rêve à réaliser.

Des riches blasés ont payé une fortune pour faire un séjour à *Heureux Habitat*. Aucun fantasme, aucun rêve qui ne s'y puisse réaliser : vous avez déjà souhaité sauver in extremis une belle héroïne ? vous auriez aimé être chef de gang à Chicago ? gladiateur romain ? révolutionnaire ? grand reporter ? partouzar ? *Heureux Habitat* vous fera vivre *réellement* ces aventures.

Petit problème : dans ces décors de carton-pâte, les méchants meurent vraiment, le gangster se fait effectivement descendre. Vous étiez le héros d'hier ; vous êtes la chair humaine d'aujourd'hui. Venus chercher l'évasion, les héros passent de l'illusion à la conscience que leur quête est réelle ; la vie n'est jamais aussi intense qu'à l'imminence de la mort. Le fantasme devient cauchemar.

Hollywood n'aura jamais fait mieux, ni le Club Med : « Oh ! Seigneur, si la vie est un spectacle, alors je pense que le spectacle doit continuer, précisément parce que vous êtes en train de le regarder. » Hommage ambigu à la littérature et attaque de front aux lecteurs-voyeurs que nous sommes.

[Vital GADBOIS]

POÉSIE

l'embrassement ou les petits poèmes du corps

Jacques GARNEAU
Nouvelles Éditions de l'Arc, Montréal, 1984,
45 p. (6,95 \$)

Il y avait longtemps, plus de douze ans, que Jacques Garneau n'avait pas publié de recueils de poésies. Cette petite plaquette, sous sa couverture rose, rompt le silence d'un poète dont on avait oublié les accents si particuliers. *L'embrassement ou les petits poèmes du corps* suit les gestes et les lieux des caresses. Palpé, effleuré, embrassé, soulevé ou tout simplement observé, le corps, en ses multiples parties, atteint par cet érotisme mesuré et discret une dimension proprement métaphysique. Poèmes de tendresse et de passion : paroles d'amants.

[Roger CHAMBERLAND]

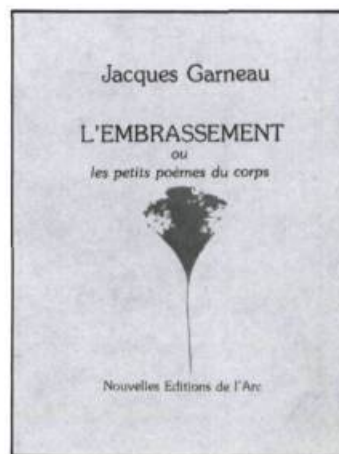
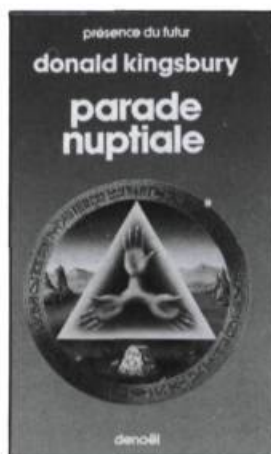
le livre du devoir

Normand DE BELLEFEUILLE
les Herbes rouges, Montréal, 1983, 99 p.

lecture en vélocipède

Huguette GAULIN
les Herbes rouges, Montréal, 1983, 175 p.

Des éditions des Herbes rouges parviennent deux recueils fort importants mais chacun pour des raisons bien différentes. *Le livre du devoir* de Normand de Bellefeuille explore les mécanismes de la mort dans ses diverses interactions avec le corps, le désir, l'écriture et les êtres autour desquels la vie acquiert un sens. Divisé en quatre actes de quinze poèmes, mais que le sous-titre nous force à lire comme un seul et même texte, *Le livre du devoir* peut apparaître comme une psychanalyse où la scène primitive ne serait plus l'accouplement mais plutôt celle de la naissance par lequel l'enfant est condamné à une mort lente. Un texte clé ; à réfléchir.



NOUVEAUTÉS

Tout autre est le recueil d'Huguette Gaulin, *Lecture en véloci-pède*, paru précédemment aux Éditions du Jour. En réactualisant cette « œuvre complète », les Herbes rouges permettent un contact avec l'un des livres précurseurs de ce qui sera appelé « Nouvelle Écriture ». Toutes les grandes lignes directrices de cette pratique y sont présentes, comme le souligne à juste titre le préfacier Normand de Bellefeuille : auto-réflexivité du texte, problématique corps-texte, valorisation du mot comme unité poétique, etc. Avec cette lecture, malgré son côté quelque peu « résistant », il est permis de saisir l'un des faisceaux de la poésie québécoise dans sa plus vive contemporanéité.

[Roger CHAMBERLAND]

THÉÂTRE

syncope

René GINGRAS

Leméac, Montréal, 1983, 127 p. (7,95 \$)

Cette œuvre peut être considérée comme hyperréaliste par son sujet et son style. Elle s'inscrit d'emblée dans la voie du théâtre de l'interrogation où place est donnée au terre à terre et à l'insusité, à l'incertain et à l'affirmation.

Le lieu d'action plurifonctionnel suggéré, un « loft » côté moderne et côté vieillot, situe la bi-polarité de l'univers à la fois réel et fantastique où s'affrontent trois personnages masculins représentant trois générations d'hommes de 1983. Cette « histoire de rencontre à trois » née d'une « panoplie de bons sentiments », selon les mots mêmes de l'auteur, apparaît comme une sorte de « symphonie bio-évolutive des temps modernes ». Sur un fond visuel de ciel étoilé et sur une trame sonore de musique rythmée, elle retrace, en effet, la lutte inégale du locataire, Pit, compositeur d'à peu près trente ans, du propriétaire et mélomane ingénu, Bacon, homme d'affaires dans la cinquantaine, et du jeune hurluberlu, François, *punk* de dix-neuf ans.

Ces figures fortement typées, tirillées par des contradictions, des faux-semblants et des peurs à demi avouées, sont balottées entre le goût de vivre et l'angoisse existentielle. Dans six scènes, entrecoupées de jeux de lumière et de bruits ou de rythmes musicaux, elles situent cette problématique au

niveau d'une conscience aiguë de la communication et de l'amour. Le besoin de l'autre, de son amour et de sa reconnaissance s'impose comme le thème central de l'œuvre.

Celui-ci prend un pouvoir de suggestion par la construction « syncopée » du texte fait comme « un instantané sans début ni fin ». La « syncope », surtout prise au sens musical du terme, détermine le rythme alerte et soutenu du récit marqué par des irrutions ou des crises de personnages. Les dialogues et les répliques, souvent ponctués de silences éloquentes, mettent en relief la dynamique des rôles complémentaires du personnage principal et de ses doubles incarnés par Bacon et François. Directement reliés à la technique du temps, ils traduisent le sens de la fin d'une époque où trois générations trop méconnues l'une de l'autre trouvent leur ressemblance dans la recherche de leur vérité.

De structure plutôt classique, cette œuvre vaut par l'originalité de son écriture et de son style personnel qui donne un souffle nouveau au réalisme du discours des personnages.

[Rémi TOURANGEAU]

ESSAI

le murmure marchand (1976-1984)

Jacques GODBOUT

Boréal Express, Montréal, 1984, 153 p.

Ce Murmure marchand c'est le ronronnement du monstre télévisuel. Un monstre dont Godbout nous révèle à haute voix les griffes rentrées. L'auteur a voulu réunir dans un livre de 150 pages douze articles publiés dans la revue *Liberté*, entre 1976 et 1984. L'auteur a pris conscience, en relisant ses textes, qu'apparaissait dans chacun d'entre eux, en filigrane, « la trame du murmure marchand ». C'est exact. Quoique dans deux ou trois articles très courts, notamment *l'Entêté de la Famille* et *Place Cliché*, le murmure mercantile soit à peine chuchoté. Le texte le plus fort c'est celui qui ouvre le livre. Il dit en clair l'essentiel de l'ouvrage qui d'ailleurs lui a repris son titre. Il fait 42 pages, le tiers du livre. C'est un texte important. Il faudrait suggérer à l'auteur de l'extraire du présent recueil, de le monter avec des photos publicitaires appropriées et de le distribuer dans toutes les tabagies et librairies du Québec. Mais sous un autre titre qui martèle à coups

redoublés le « murmure marchand ». Je verrais : Vingt-deux coups de canons sur le consumérisme. Un titre qui correspondrait aux vingt-deux chapitres, brefs, incisifs, éclatants du texte. Godbout, à l'évidence, y est à son aise. La phrase est limpide, la pensée lucide et la démonstration péremptoire. Il nous dévoile par quels stratagèmes, avec quelle avidité de tout récupérer, la culture, le passé, l'art, l'avenir, la société marchande a rendu le consommateur « téléscave ». Le « murmure marchand » qui scande et structure pernicieusement le background de nos vies consummatrices est ramené brusquement à la surface par ce texte dénonciateur. S'il est vrai qu'en filigrane la trame de ce murmure apparaît dans les autres textes du recueil, il est une autre trame que l'on décèle à chaque page et c'est celle de la pensée de Jacques Godbout. L'on sent, chez cet écrivain, l'un des plus lucides que nous ayons au Québec, le besoin intense et l'urgence de pointer tous les pouvoirs à tendance totalitaire, de déjouer les machinations. C'est pour ça qu'il écrit dans la revue *Liberté*.

[Paul WARREN]

ÉTUDE

le roman québécois en France

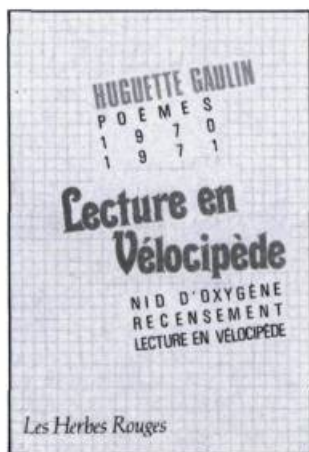
Jacqueline GEROLS

Études Hurtubise HMH, Montréal, 1984, 359 p.

On entend les affirmations les plus contradictoires au sujet des percées de la littérature québécoise en France. Certains prétendent que ce pays reste impénétrable, d'autres au contraire estiment que le livre québécois est parvenu à s'y tailler une place. À ces approximations plus ou moins viscérales Jacqueline Gerols oppose une étude fortement documentée qui montre, chiffres à l'appui, les ventes réelles sur le marché français. Certes elle s'en tient aux romans édités par les grandes maisons françaises, il ne vaut même pas la peine de parler des petites maisons et encore moins des éditeurs québécois.

Ne se limitant pas aux chiffres, elle tente d'expliquer pourquoi certains livres ont réussi, certains autres, échoué. D'abord elle expose les orientations majeures des grandes maisons, puis elle montre comment les choix de manuscrits s'effectuent en fonction de ces

NOUVEAUTÉS



orientations. Pour réussir en France, un roman québécois doit adopter la vision du monde des Français, ou encore correspondre à leur mythologie sur le Canada, ou encore perpétuer un exotisme de convention. La critique fortement liée aux maisons d'édition obéit aux mêmes stéréotypes et honnit tout ce qui s'en écarte.

Le grand mérite de ce livre est de nous faire voir jusqu'à quel point la littérature est institutionnalisée en France. À partir d'un portrait-robot du lecteur idéal, l'éditeur choisit ses manuscrits, le critique des grands journaux construit son horizon d'attente et la publicité reprend sous forme d'encarts les jugements les plus normatifs. Dans ce contexte, le roman québécois jouit d'un accès très limité auprès des lecteurs avertis car il relève d'une problématique la plupart du temps sans intérêt et se trouve assimilé à un régionalisme banalisé depuis longtemps. Jacqueline Gerols ne laisse donc pas entrevoir un avenir très rose pour la littérature québécoise en France malgré toute la bonne volonté qu'y mettent les gouvernements français et québécois.

[Maurice LEMIRE]

HISTOIRE

marie-victorin
un itinéraire
exceptionnel

Madeleine LAVALLÉE

Héritage Plus, Montréal, 1983, 272 p. 16,95 \$

Faisant suite aux livres d'anthologie de l'auteur présentée par Gilles Beaudet ou Hermas Bastien, celui-ci nous permet de prendre contact avec un bel esprit, aux idées ouvertes sur l'avenir du Québec politique et scientifique. L'auteur, qui a divisé son texte en quatre parties, sait nous entretenir d'un homme et de son œuvre. S'y profile aussi une époque religieuse et politique. L'ensemble de la lecture, pour celles et ceux qui connaissent déjà l'œuvre de Marie-Victorin, donne l'envie de connaître plus particulièrement l'inédit de 1929, « À travers trois continents ». Les seuls propos du botaniste que l'on peut lire sur le jazz manifestent un homme décidément moderne. Quand la communauté des F.E.C. rendra-t-elle ces textes publics ?

[André GAULIN]



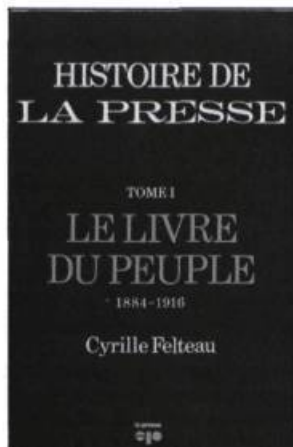
histoire de « la presse »

Cyrille FELTEAU

La Presse, 1983, 401 p.

En cette année du centenaire de *la Presse*, il était à prévoir qu'on fasse paraître une monographie commémorant la longue « carrière » du plus grand quotidien (au niveau du tirage) de langue française en Amérique. Le journaliste Cyrille Felteau s'acquitte convenablement de cette tâche en publiant le premier tome d'une *Histoire de la Presse*, intitulée : *le Livre du peuple, 1884-1916*. (Le deuxième tome, de 1916 à nos jours, devrait paraître à l'automne de 1984). Il s'agit, bien entendu, d'une histoire anecdotique du journal. À la suite de Delagrave, Beaulieu et Hamelin et quelques autres qui se sont intéressés à l'histoire de la presse québécoise, Felteau pose quelques jalons et fait la lumière sur les premières années du journal. Le 20 octobre 1884, naissait à Montréal « un quotidien indépendant du soir, de langue française, voué au commerce, à la politique, à la littérature et, par-dessus tout, à la diffusion des nouvelles ». En quinze chapitres, l'auteur tente de reconstituer les activités de quelques personnalités autour de *la Presse* : le rôle de Louis-Adélaïde Sénécal et de William Edmond Blumhart dans la fondation du quotidien, les premiers journalistes et surtout, la carrière mouvementée du directeur Trefflé Bertiaume, dont les années à la barre du journal coïncident à peu près avec la période étudiée. S'inspirant largement du Fonds d'archives Berthiaume, Felteau a élucidé plusieurs énigmes : le passage de J.-Adolphe Chapleau comme directeur « politique » du journal, les démêlés de *la Presse* avec mgr Paul Bruchési et, enfin, le scandale de la vente clandestine du journal en 1904 et le rôle de Wilfrid Laurier dans cette affaire. En somme, l'ouvrage ne manque pas d'intérêt. Cependant, l'auteur aurait pu en faciliter la lecture en incluant un index onomastique, une table des illustrations et des références précises lorsque des citations apparaissent dans le texte. Ce travail de déblayage facilitera peut-être des études plus poussées sur le contenu idéologique du journal, par exemple, ou sur le rôle d'une presse populaire (par opposition à une presse de combat ou d'idées) au Québec.

[Kenneth LANDRY]



le monde de Jacques Cartier

En collaboration

Libre-Expression, Montréal et

Berger-Levrault, Paris, 1984, 317 p. (49,95 \$)

Voilà un des plus remarquables albums historiques qu'il m'ait été donné de lire. Réalisé par une prestigieuse équipe de géographes et d'historiens français et québécois, sous la direction de Fernand Braudel, cet ouvrage constitue une véritable somme sur Jacques Cartier et la découverte du Canada.

Le livre s'ouvre avec une présentation du monde au début du XVI^e siècle et rappelle l'effervescence suscitée par les Grandes Découvertes et le « mirage de l'Asie » : le Portugal et l'Espagne sont les premiers intéressés ; de fameux navigateurs génois ou vénitiens offrent leurs services au plus offrant ; la France et l'Angleterre commencent à s'intéresser elles aussi à la grande aventure. Une deuxième partie décrit les mythes atlantiques et les précurseurs de Jacques Cartier : les Vikings, les Portugais, Jean Cabot, Giovanni Verrazano... Enfin, on en arrive, par zooms successifs, au grand explorateur malouin, à ses voyages d'exploration du Saint-Laurent et à la colonisation du pays.

Ce qui fait de ce volume un chef-d'œuvre de l'édition, ce n'est pas seulement le fait qu'on y trouve un exposé historique fort complet, accompagné d'index très utiles, mais c'est la richesse, l'intérêt et la pertinence des illustrations. Cartes d'époque, extraits de manuscrits, détails de fresques ou de tableaux, photos et dessins fournissent une information visuelle de tout premier ordre et transforment la lecture en un véritable régal pour l'œil. En bref, un ouvrage de base pour toute bibliothèque, à inscrire en tête de votre liste de cadeaux.

[Christian VANDENDORPE]

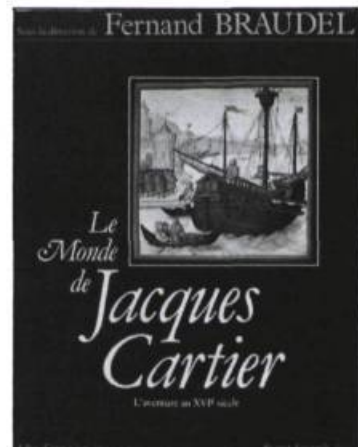
LINGUISTIQUE

introduction à la terminologie

Guy RONDEAU

Chicoutimi, Gaëtan Morin, 1984, 238 p.

Beaucoup de ceux qui œuvrent dans le domaine des langues connaissent l'auteur de



cette *Introduction à la terminologie*. Ils ne seront pas surpris de voir Guy Rondeau se mesurer encore une fois à une nouvelle discipline, comme il l'a fait durant les vingt dernières années pour la stylistique du français écrit, pour la linguistique appliquée et pour la linguistique computationnelle.

Aux prises avec un secteur en pleine explosion, la terminologie, en concurrence avec la lexicologie, la néologie et la lexicographie, Guy Rondeau l'apprivoise pour nous, sans tricher, en décrivant le phénomène, en cernant les domaines d'application, en fournissant l'essentiel de la documentation et en montrant bien les problèmes auxquels il faut faire face pour tracer une route, un passage dans ce champ encore embroussaillé.

Ce qui frappe dans ce livre d'introduction, c'est son caractère schématique, pour ne pas dire squelettique, une espèce de juxtaposition ordonnée de plus de 260 divisions numérotées et de 21 figures en 175 pages de texte, si on exclut la préface de 20 pages de Jean-Claude Corbeil sur les rapports entre l'aménagement linguistique et la terminologie, les annexes documentaires de 35 pages, une liste des ouvrages de référence de 17 pages et les trois index (auteurs, organismes, notions et termes). Cette caractéristique rend le livre, par ailleurs bien présenté et soigneusement composé, très sec et long à digérer. Les sources et documents qu'il fournit permettront néanmoins à ceux qui veulent s'initier à la terminologie de s'en faire une idée réaliste, sans complaisance. On peut dire qu'il s'agit davantage d'une introduction à tout de qui se fait en terminologie à travers le monde, y compris en URSS, qu'une introduction au concept lui-même, malgré le fait que l'auteur indique au passage les relations qui peuvent exister entre la nouvelle « discipline » et les domaines d'application comme la normalisation, l'aménagement linguistique (appelé par l'auteur dirigisme), la néologie, l'emprunt et entre la discipline et différents facteurs sociaux et culturels, facteurs qu'il relègue malheureusement à une note infra-paginale (p. 98) quand vient le temps de nous expliquer comment doit se faire la normalisation linguistique. La Commission de terminologie de l'Office de la langue française n'avait sans doute pas encore lu cette note lorsqu'elle a pris un certain nombre de décisions malheureuses sinon incompétentes au cours des dernières années. Mais la

présence de l'auteur au sein même de la Commission devrait nous rassurer et nous permettre d'espérer qu'elle pourra corriger ces lacunes et modifier certains éléments de sa perspective actuelle.

[Gilles BIBEAU]

étude comparative sur l'orthographe d'élèves québécois

Albert ROBERGE

Conseil de la langue française, Québec, 1984, 91 p.

Y a-t-il réellement détérioration de l'orthographe chez les jeunes ? Pour répondre à cette question, Albert Roberge a comparé les résultats obtenus à une même dictée par plusieurs centaines d'élèves de 1^{re} secondaire (ou certificat d'études) en 1962 et en 1982. La comparaison est saisissante.

Sur les 117 mots de la dictée, le nombre moyen des erreurs est passé de 2,3 à 18,83 chez les garçons et de 0,82 à 14,27 chez les filles. Autrement dit, les garçons font aujourd'hui 8 fois plus d'erreurs et les filles 17 fois plus qu'il y a 20 ans. Le déclin est donc évident et particulièrement marqué chez les filles. Il laisse suggérer que l'acquisition de l'orthographe était jadis facilitée par des traits spécifiques à l'éducation des filles et que ceux-ci sont aujourd'hui en voie de disparition.

L'étude analyse les résultats scientifiquement, relevant la fréquence des diverses cacographies en 1962 et 1982 et comparant les réussites par catégorie de mots. Comme on pouvait s'y attendre, les erreurs ont augmenté dans les mots qui faisaient déjà problème il y a 20 ans. Par ailleurs, les garçons ont conservé leur seul point fort qui est l'accord des verbes précédés d'un écran. Les participes passés sont les moins bien réussis.

L'auteur ne se risque pas à entrer dans les raisons qui pourraient expliquer cette baisse dramatique du rendement orthographique. Il évoque bien le manque d'intérêt pour l'écrit jusque vers la fin des années 70 et le discrédit qui pèse encore aujourd'hui sur la dictée. Mais il ne semble guère au courant des démarches que met de l'avant le programme actuel de français et de ses effets bénéfiques sur l'écrit dans les classes où il est appliqué.

[Christian VANDENDORPE]

MANUEL

la lecture du roman, une initiation

Michel PAQUIN, Roger RENY

Les Éditions La Lignée, Mont-Saint-Hilaire, Québec, 1984, 258 p. (14,95 \$)

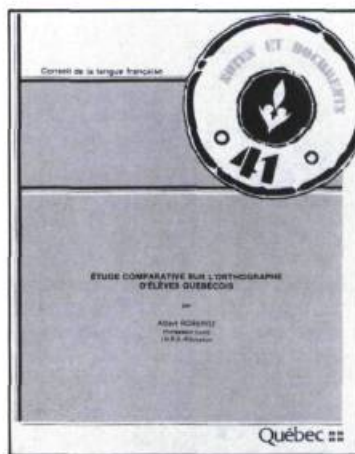
Le champ est vaste et déjà largement exploité, mais les besoins spécifiques des professeurs de français n'y sont pas souvent les premiers comblés. On l'a compris aux Éditions La Lignée où l'on vise d'abord, même sans le dire explicitement, la « clientèle » du collégial tout en s'adressant à un public assez large en même temps. Cela paraît non seulement légitime, mais surtout fort heureux dans notre contexte.

Fallait-il faire un manuel sur le roman ? Certes non. Fallait-il adapter (au sens fort) les ouvrages précédents : ceux de Dumortier et Plazanet ou de Goldenstein, par exemple ? Non plus. On se retrouve pourtant devant des orientations fort analogues en choisissant de produire un « document didactique » qui se veut en même temps une « initiation dynamique » à la lecture. Et c'est là qu'apparaissent les particularités les plus significatives : on a réellement cherché à mettre l'accent sur le développement des habiletés à lire, comme on le fait au secondaire en partant d'un peu moins « haut », et l'on n'a pas craint de tenir compte de la contextualisation de l'expérience de lecture. Même en tablant sur les recherches les plus récentes, la tâche n'est pas facile.

A-t-on réussi ? Dans une large mesure, oui ! Et l'expérience est intéressante au premier titre par l'ordre choisi pour aborder chacun des éléments dégagés par la théorie (cf. l'ordre des chapitres). On aurait sans doute aimé que soit davantage développée la seconde partie (Chapitre 8 : Un guide de lecture), mais il faut s'attendre à ce qu'une seconde édition soit enrichie du grand nombre d'expériences suggérées dans la première. On n'aura pas le droit, en effet, d'abandonner le travail en cours de route, c'est-à-dire après avoir retenu des orientations qui, au-delà des préparations de cours, sont appelées à devenir plus productives encore. À quand la suite ?

[Jean-Claude GAGNON]

NOUVEAUTÉS



PSYCHOLOGIE

la psychologie organisationnelle au québec

Gilbert TARRAB et collaborateurs,
Montréal

Les Presses de l'Université de Montréal, 1983,
504 p.

La psychologie organisationnelle est « l'analyse détaillée du comportement des ressources humaines à l'intérieur d'une organisation en vue de réaliser un équilibre optimal ».

Elle représente un apport considérable pour les sciences administratives en explorant des dimensions comme la gestion du personnel (chap. 4), la conception des tâches (chap. 8), la productivité du travail (chap. 11), la qualité de la vie au travail (chap. 19)...

L'intérêt de ce volume est double. Il rend accessible, en français, des recherches récentes de première importance; il offre une grande diversité dans les champs d'application de la psychologie organisationnelle: milieu des P.M.E. et des grandes entreprises; milieu universitaire, hospitalier, carcéral; milieu de l'immobilier... En tablant sur un éventail de sujets et d'autres susceptibles d'intéresser un grand nombre de lecteurs, Gilbert Tarrab a fait une mise gagnante.

[Michel PAQUIN]

l'école de palo alto

Edmond MARC et Dominique PICARD
Coll. Activité de la psychologie, Éditions Retz,
Paris, 1984, 192 p.

La méthode psychologique qui se pratique à Palo Alto offre tout l'attrait de la Californie. Elle est moderne, dynamique et productive. Elle rayonne partout en Occident, particulièrement au Québec où les concepts de la cybernétique et de la théorie des systèmes fleurissent, de même que la communication paradoxale et les thérapies brèves.

Jusqu'à présent celui qui voulait faire le point sur cette psychologie, ou tout simplement s'y initier, devait réaliser par lui-même une synthèse, à partir de plusieurs ouvrages relativement difficiles. Depuis la parution de *L'école de Palo Alto*, ce n'est plus le cas.

Les auteurs livrent un exposé non critique qui répond à toutes les exigences du genre.

Leur ouvrage est clair, complet et instructif. En moins de 200 pages, le lecteur attentif acquiert une connaissance honnête de la théorie de la communication, de la méthodologie du changement et de la pratique thérapeutique issues de Palo Alto. En prime, on a droit à un débat civilisé avec la psychanalyse et à une biographie succincte de Gregory Bateson, le fondateur de l'école.

Il est regrettable qu'un livre dont le succès paraît assuré, tant il répond à un besoin, ait été l'objet d'une édition négligée: monotonie du style, erreurs dans certains noms propres (Biswanger pour Binswanger, Russel pour Russell), barbarismes (p. 44 et 53)... Ces défauts s'ils nuisent au plaisir de la lecture n'enlèvent cependant rien à la solidité de la synthèse de Marc et Picard.

[Richard TREMBLAY]

REVUE

possibles

1984. *Créer au Québec.*
En quête de la modernité
vol. 8, n° 3 (printemps 1984), 185 p.

D'emblée les titres et sous-titres du numéro de printemps 1984 égarent quelque peu: chacun des intitulés aurait facilement occupé un numéro entier. Quoi qu'il en soit, le projet est fort prometteur et le contenu, à quelques exceptions près, rejoint très bien les objectifs de son comité de rédaction. Parmi les textes les plus lucides, ceux de Lise Gauvin, Odette Gagnon, Louise Poissant et Rose-Marie Arbour valent le détour; de plus, ce numéro est enrichi des « réponses » de dix-huit écrivains et auteurs à une mise en perspective de leur propre œuvre vis-à-vis de la modernité. Des réponses plates, laconiques, insignifiantes, lucides, intelligentes: toute cette gamme permet une synthèse fort enrichissante sur un thème que d'aucuns trouveraient éculé: la modernité, mais dont nous constatons sa plus grande vivacité même si persiste une certaine confusion sur sa définition et son

utilisation. Voilà donc un numéro très riche qui ravive et rajeunit un débat ancien: qu'est-ce que la modernité, aujourd'hui?

[Roger CHAMBERLAND]

DIVERS

légendes du saint-laurent

Jean-Claude DUPONT
Chez l'auteur (2700 Mont-Joli, Sainte-Foy
G1V 1C8), 1984, 57 p. (5,95 \$)

Le Saint-Laurent fut fréquenté par les voyageurs, canotiers, administrateurs, militaires, missionnaires, marchands, forestiers et raftsmen, qui le parcoururent jusque dans ses moindres recoins. Du mode de vie de ces « aventuriers », de leurs aventures et beaucoup aussi de leur imaginaire, découlent des récits légendaires à résonances historico-géographiques. Issus de la littérature indo-européenne et objets de croyance, ils furent adaptés et diffusés en Amérique française. Jean-Claude Dupont nous fait partager cinquante de ces légendes dans son ouvrage *Légendes du Saint-Laurent (récits de voyageurs)*. Ethnologue de profession, l'auteur qui peint depuis la fin des années soixante les traits de la culture populaire à partir de l'enquête ethnographique, en a aussi tiré autant de tableaux « naïfs ». Il nous entraîne, au fil de récits et de gravures illustrant le fabuleux de notre imaginaire, à travers le Saint-Laurent, de Montréal jusqu'au Golfe, mettant en relief la richesse de la tradition maritime au Québec. Si l'on a cru que les traditions orales disparaissaient sous l'influence des moyens actuels de communications, il n'en est rien. Malgré les changements dans la société québécoise, ces légendes n'en continuent pas moins de circuler et de se transmettre de génération en génération. Les *Légendes du Saint-Laurent* de Jean-Claude Dupont constituent un témoignage de la tradition orale vivante au Québec. Par leur originalité, elles se prêtent tant à la découverte du milieu humain et physique, qu'à la créativité littéraire. Ce document pourrait constituer un excellent outil pédagogique. (Sur demande, 50 diapositives-couleur des tableaux complètent ce fascicule).

[Yves BERGERON]

